

Surimpressions

IL EST EN TRAIN DE SE RASER : rien à faire, c'est l'heure de l'auto-analyse. Involontaire, désagréable, mais on n'y peut rien. Pendant qu'il se rase — cette corvée quotidienne de racler sa vieille couenne sans jamais être satisfait du résultat — il se regarde dans le miroir fixé au-dessus du lavabo. Des rides, déjà, des poches molles sous les yeux, des yeux vaguement chocolat, alors qu'il aurait voulu de ces lasers bleu acier qui sont la marque des héros dans le western. Sur la joue gauche, une tache brune : déjà le visage tavelé, alors qu'il touche juste à la cinquantaine !

Sans doute, il a l'allure très jeune, estime-t-il, souple encore malgré une certaine corpulence (ou plutôt : « Monsieur est fort », comme dit le tailleur, quand il achète un complet. Dire que le dernier date de deux ans et plus !). Le nez, gros du bout, il faut bien le reconnaître. Le front, par contre, n'est pas mal, vaste, incliné vers l'arrière au degré qu'il faut, avec des cheveux, légèrement grisonnants, sans doute, mais naturellement ondulés. Les oreilles un peu larges ; rien de spécial pour le menton, comme dans les signalements de la police. Il y passe justement son rasoir à deux lames : on s'est laissé avoir, pour une fois, par la réclame de la télé. Deux, qui coupent aussi mal qu'une seule, mais fort capables d'écorchier — comme en ce moment. Ça y est : saloperie ! Impossible de se raser sans s'érafler. Et cette figure dans la glace qui le regarde toujours. Bon, d'accord, oui : il est Delval, Patrick Delval. Le nom sonne bien, mais le prénom lui déplaît,

un prénom de minet, pas d'un homme sérieux comme lui, agent militaire au Bureau des Subsistances, à l'Intendance. Presque le bâton de maréchal, dans sa carrière. Les officiers lui parlent poliment, même le colonel qui est pourtant une ganache et un butor. Mais la valeur, la classe s'imposent : Delval est au courant de tous les dossiers, mieux que les officiers. Alors se prénommer Patrick ! Ses parents devaient trop aller au cinéma.

Et sa femme ! Encore pire. Elle, c'est Brigitte, un bon nom pour une vamp, pas pour elle. La ménopause ne l'arrange pas, ni son caractère. Et cette manie exaspérante qu'elle a de sucer sa dent creuse. Des qualités, il faut être juste. Oui, mais lesquelles, au fait ? Un homme de sa valeur aurait dû trouver mieux, le destin est souvent partial. Non qu'il se prenne pour un play-boy : il s'accorde volontiers que sa lucidité envers lui-même est un des éléments de sa force. Ce visage qu'il inspecte dans le miroir, il l'apprécie à sa juste valeur. Dans ce roman qu'on avait voulu lui faire lire, si ennuyeux qu'il l'a laissé en cours de route, qui s'intitulait « L'éducation sexuelle », ou quelque chose de la même farine, le héros, qui n'est qu'un sot, un nommé Frédéric, c'est ça, se regarde dans une glace et se trouve beau. Lui, Delval, est autrement fort. Chez un homme de son âge, on ne cherche pas la beauté, mais la force, l'intelligence, la virilité, quoi ! et, sur ces points, il estime, honnêtement, qu'il est bien partagé.

Au moment précis où il commençait à ronronner d'admiration envers lui-même, une crampe aiguë lui traverse les intestins. Il grimace dans son miroir : cette saleté d'amibienne, voilà ce qu'il a rapporté de plus clair d'Indochine (avec quelques piastres, évidemment, comme tout le monde. Mais ça, moins on en parle et mieux ça vaut). Avoir fait l'Indo sans rien y gagner : pas de chance, vraiment. Même pas des souvenirs plus ou moins exotiques : le bureau où il travaillait ressemblait à tous les bureaux du monde ; pas

d'opium, de congayes avec des robes blanches fendues sur le côté, et autres fariboles, comme dans les films. Mentalement, il hausse les épaules (quand le rasoir touche la pomme d'Adam, ce n'est pas le moment de gesticuler). Et pourquoi, tout d'un coup, cette odeur lui revient-elle à la mémoire ? Au sortir de la plaine des Jarres, il montait par une piste forestière vers le col des Nuages. Il pleuvait, comme toujours. Le sol était couvert de feuilles mortes, trempées, pourrissantes. Il sent, là, devant la glace de la salle de bain, cette fragrance molle et moisie, quand, à chaque pas, le pied quittait les feuilles boueuses avec un petit bruit de succion, nauséux, qui faisait penser à la mort. Allez savoir pourquoi... Il grimace involontairement, irrité aussitôt parce que ce visage dans le miroir lui renvoie cette grimace, comme par dérision. Sale odeur ; il faut penser à autre chose. Oui, mais à quoi ?

Cessant de se raser, il reste immobile quelques secondes. À travers la cloison, lui parvient un nasillement gaillonneux : c'est le transistor de son fils, Max. A peine éveillé, il le met en marche, automatiquement, pour toute la journée. Sans même l'écouter vraiment, puisqu'il lui arrive de se rendormir. Cette fontaine intarissable de bruits est exaspérante. On est bien récompensé des efforts qu'on a faits pour l'éducation de son enfant : beau résultat, un cancre boutonneux, insolent, prétentieux. Sa façon de dire à tout propos et hors de propos : « Vous autres, les vieux, vous n'y comprenez rien ». On le moucherait bien, et vite fait, mais alors ce serait la grande scène avec Brigitte : « Tu es injuste avec ce garçon... » et tout le toutim. Alors, autant se taire.

Au fait, où est-elle, celle-là ? Encore en train de dormir, comme d'ordinaire, pendant que lui, l'homme de la maison, va travailler et gagner de l'argent pour tout le monde. À vrai dire, autant ne pas la voir traîner ses mules jusqu'à la salle de bain, avec sa robe de chambre bleuâtre, ses cheveux défrisés, ce visage gris du matin avant qu'elle ait remis son fond de

teint, son mascara, toutes ces saletés, quoi. Et puis elle a des jambes sans grâce, toutes droites comme des tuyaux, sans que le genou ni la cheville ne se dessinent. Près de vingt ans de mariage ; c'est un bail, oui, mais un homme mériterait bien une femme plus jeune, plus fraîche, puisque sur lui l'âge semble n'avoir guère de prise. S'il n'y avait pas cette nouvelle crampe d'amibienne — moins forte pourtant que celle de tout à l'heure. Le corps humain est trop compliqué, mal fichu, au bout du compte ; il y a toujours quelque petite chose qui ne marche pas. Et ce visage dans la glace, qui ne cesse pas de le regarder fixement, pendant qu'il finit de se raser la lèvre supérieure ! Il y a vraiment des jours où tout vous agace.

Mais depuis quelques temps, peut-être même quelques mois, la vie quotidienne lui paraît faite de grincements, d'accrochages, de heurts. La même impression que lorsque l'extrémité d'un ongle s'ébrèche et se piège dans les fils d'un vêtement. Est-ce qu'il vieillirait ? Sa femme, certainement, mais l'explication ne marche pas pour lui. Il se défend bien, quoi ; cinquante ans, ce n'est pas encore bien loin de la jeunesse. En tout cas la maturité — voilà le mot juste qu'il cherchait — la maturité lui va plutôt bien. Le bureau, alors ? et pendant qu'il s'essuie la figure dans une serviette-éponge bleu foncé, puis se lotionne avec un after shave qu'il a acheté la semaine dernière à Prisunic, il réfléchit à ses collègues de travail. Herpin, l'adjudant, est complètement idiot, mais service-service, ce qui limite les dégâts que pourrait causer sa stupidité. Si on ne le contre pas, il vous fout la paix. Il suffit de l'écouter patiemment — ou de faire semblant — quand, au moins une fois par mois, il expose à tout le bureau ses déboires conjugaux, et comment sa femme le trompe avec un avocat, et à quel point c'est une garce ingrate après tout ce qu'il a fait pour elle, et comment il songe à divorcer, et ainsi de suite. Monnet, l'autre agent militaire, est un vieux croûton : rien à en tirer, mais pas méchant ; seulement

agaçant avec sa manie de retirer son ratelier et de le poser à côté du dossier sur lequel il travaille. L'intendant Navot ? presque invisible, dans son bureau particulier ; la figure blême et creusée, des cheveux rares plaqués sur le crâne, le plus souvent en civil et tout de noir vêtu. Un type strict, mais très poli. Il ne s'impatiente jamais quand Delval frappe à sa porte plusieurs fois par jour pour classer dans l'armoire spéciale en métal les dossiers secrets concernant la mobilisation : marchés de caroubes, répartition des impositions en fourrage pour les chevaux réquisitionnés, correspondance avec les usines de fer blanc pour prévoir les boîtes de conserves nécessaires aux classes rappelées. . .

Il s'arrête, vexé : il ne va tout de même pas ruminer sur son travail de bureau quand il est chez lui, pas payé pour cela. Tout à l'heure, il sera bien temps. Les autres ? Les soldats du contingent, secrétaires, dactylos, imprimeurs, ne comptent guère pour lui. Il se sent supérieur, en âge, en savoir, en grade (adjudant-chef, s'il vous plaît ; même si c'est dans la réserve). Ils n'ont qu'à se tenir à carreau avec un type comme lui qui n'est pas né de la dernière pluie. C'est d'ailleurs ce qu'ils font : rester peinards en attendant la quille, mijoter la permission du samedi soir, éviter tout excès de zèle, voilà leur programme. Somme toute, Delval les considère comme de simples pions sur un jeu d'échec.

Bien — mais voilà surgir celle qu'inconsciemment il avait rejetée pour la fin : son ennemie jurée, la grosse Rossel, que les gars du contingent ont surnommée, allez savoir pourquoi, la même Piaf, une figure grasse, luisante, des copeaux cuivrés en guise de tignasse, cette voix de mégère qui l'exaspère. Quand ils se disputent, tout le bureau en tremble. Mais lui seul est capable de crier encore plus fort qu'elle. Ils se détestent, d'une haine carthaginoise ; quand il la voit traverser le bureau avec sa lourde poitrine, ses hanches épaisses, trébuchant sur des souliers à talons trop hauts, il en retrousse

les babines de rage et grommelle des jurons. Heureusement, le colonel, excédé de leurs querelles, les a séparés par une cloison de verre, couverte d'une couche de peinture grisâtre. Chacun accuse l'autre de gratter l'enduit pour pouvoir reluquer par ce petit sabord. Ah, la garce ! Toutes les histoires qu'elle a soulevées, à propos des W.C., de leur propreté ou malpropreté selon le dernier occupant, à propos des fenêtres, ouvertes ou fermées, à propos de tout... Et ce dernier été où il faisait si chaud ! Elle avait enlevé son corsage pour être à l'aise, toute la pièce puait la fraise pourrie. Quelle colère il avait piquée, ce jour-là ! Il la ressent encore au moment où il y pense, mais avec un sentiment de triomphe : car il avait crié si fort qu'elle avait bien été obligée de se rhabiller.

Pourquoi penser à cette grosse vache, se dit-il en enfilant sa veste et vérifiant sa cravate, noire à pois blancs (il porte toujours des nœuds papillon tout faits : cela lui épargne l'énervement de les nouer, et puis il trouve qu'ils lui vont bien). Mieux vaut songer à autre chose, il la verra bien assez tout à l'heure. Un coup d'œil sur sa montre-bracelet l'assure qu'il est dans les temps. Jamais en retard, Delval, l'exactitude militaire. Bon, c'est le moment de déjeuner ; d'autres trouvent tout prêt et bien servi, café au lait, tartines beurrées, confiture, et tout. Pas lui, pas cette chance : la Brigitte est toujours vautrée dans son lit. Dans cette maison, on vous le dit, il faut tout faire soi-même. D'ailleurs, il n'a pas faim. Pendant que l'eau chauffe dans la bouilloire tout encroûtée de calcaire blanchâtre, il allume sa première gauloise. Infecte. Elle a le goût de vieux cuivre chauffé, on croirait sucer une douille de cartouche. Le tabac n'est plus ce qu'il était ; à moins qu'il ne couve un début de grippe. Manquerait plus que cela au tableau. Il fait sortir la fumée par ses naseaux d'un air dégoûté, tout en préparant sa tasse de nes-café. La cendre de sa cigarette tombe sur le formica couturé de cicatrices qui recouvre la table de la cuisine. Tant pis ;

elle n'aura qu'à nettoyer ça, travail de femme, pas d'homme. Pourquoi ce café a-t-il goût de savon ? La tasse a dû être mal rincée. Est-ce que quelque chose va marcher comme il le faut ce matin ?

Il réfléchit, en reposant cette tasse de café à moitié pleine qui le dégoûte, avec la soucoupe où a dégouliné du café dans lequel il éteint son mégot taché de salive. Il est bien obligé de reconnaître que personne ne le regarde, quand il marche dans la rue ; surtout pas les femmes. Est-il donc devenu un de ces individus grisâtres, presque transparents, qui n'attirent jamais l'attention ? Son travail est sans intérêt : routine, plate monotonie, dresser des états « néant », classer des documents périmés, enregistrer dans un gros cahier relié les notes secrètes de mobilisation, pour les brûler aussitôt après... Ce bureau qui sent la vieille poussière avec ses poêles ronds en fonte noire, cet univers morne, d'une tiédeur nauséuse... Crier, comme les autres « vivement la retraite » ? Que fera-t-il de cette retraite ? Une fois digéré le journal du matin jusqu'au petit nom de l'imprimeur, aller retrouver d'autres retraités, des crétins édentés et invertébrés, pour traîner d'interminables parties de boules avec les plaisanteries rituelles, si éculées qu'elles n'arrachent un sourire à personne, les disputes non moins traditionnelles pour savoir quelle boule tient, ou bien taper de mornes belotes dans un bistrot racorni, ah non ! très peu pour lui.

Les joies de la famille ? Parlons-en, ou plutôt n'en parlons pas. Sa femme, il l'a assez vue ; son fils, moins on le voit et mieux ça vaut. Se raccrocher à la bondieuserie, comme d'autres, n'est pas son fait. Lui, il est beaucoup trop intelligent, beaucoup trop rationnel pour croire à des momeries. Le monde n'a pas de sens ; la vie est une mauvaise farce où l'on est toujours refait ; la mort est absurde. C'est comme ça ; oui, c'est comme ça, et pas autrement. Pas drôle, mais qu'est-ce qu'on peut y faire ? Sinon se détruire, quand on en

a ras le bol, comme dit son andouille de fils.

Ouais, bien beau de philosopher, mais sa montre lui rappelle qu'il est huit heures moins vingt, juste le temps d'aller au bureau ; à pied, pour ne pas prendre de la brioche, et surtout pour éviter le bus où l'on est serré contre des gens suants et furieux, qui haleinent le café au lait. Cette promiscuité lui fait horreur. Il met son chapeau de feutre, gris comme par hasard, son imper, gris aussi, car le printemps est pourri, bien entendu. Un coup d'œil au papier peint de l'entrée, décoloré, pisseux, et la porte se referme. Brigitte dort toujours : cela lui évite un baiser de ces grosses lèvres toujours humides : on croirait une serpillière.

L'escalier est sombre — ils le sont tous — les murs d'un jaune et d'un brun répugnants. Par terre, des mégots, des os de poulet, des peaux de banane, ridées et noirâtres. Forcément, tout le monde s'en fout. Les locataires sèment avec indifférence tout ce qui déborde de leurs poubelles archi-pleines, et la concierge, on la paye pour ne rien faire. Il marche sur quelque chose d'indistinct, mou et visqueux, et s'essuie furieusement les pieds sur le paillason de la vieille fille du troisième. ça lui apprendra. Il continue à descendre, soudain soucieux. Que se passe-t-il enfin ? Est-ce le monde entier qui a changé, ou seulement lui ? Pourquoi tout lui paraît-il exécrable aujourd'hui ? Il n'aime personne, c'est vrai, et personne ne l'aime. Au bout du compte, la vie ne vaut pas, ou ne vaut plus la peine d'être vécue. Bien sûr, on peut toujours en sortir comme on veut. Si l'on peut appeler ça une solution. Il ricane vaguement à cette idée pendant qu'il franchit la porte d'entrée. Peut-être qu'il existe une raison de santé ? Il se tâte mentalement, essaye de se souvenir de sa dernière visite chez le médecin. Non, rien de spécial : des petites douleurs par ci, par là, bien sûr. On ne rajeunit pas. Mais apparemment pas de maladie grave. Une brusque idée lui serre le cœur : peut-être au fond de lui-même, à un coin non décelé, se ta-

pit déjà une cellule cancéreuse qui va peu à peu proliférer, étendre partout sa toile d'araignée jusqu'au jour où percera la première douleur, trop tardive, hélas, pour qu'une intervention donne chance de guérir. Dans le cerveau, peut-être, ou la moelle épinière, ou la prostate. . . Allez savoir. Et justement personne ne sait à temps, pas même lui. Tout en marchant sur le trottoir, il hausse les épaules. Tout ça, c'est rien que des idées ; il ne se sent pas plus mal qu'un autre jour. Serait-ce donc qu'au bout d'un demi-siècle, la vie ne présente plus aucun intérêt ? Il n'y a que les très vieux pour s'accrocher à l'existence avec leurs mains flétries. Mais lui. . .

Il passe devant le bureau de tabac de sa rue, hésite une fraction de seconde, puis continue. Il lui reste assez de cigarettes pour la matinée. D'ailleurs il fume trop, le toubib le lui a redit la dernière fois. Mais allez donc vous arrêter, tout le monde sait bien que c'est impossible. Et si l'on écoutait ces docteurs, tous les agréments de la vie seraient à supprimer. Agrément ? et encore, puisque le tabac ne lui goûte pas en ce moment, et il se rappelle la saveur nauséuse de la cigarette, tout à l'heure. Alors, que reste-t-il en fait de plaisir dans l'existence ? Son cerveau lui paraît comme embrumé tandis qu'il fait le tour de son univers gris, à la recherche d'une joie, d'une éclaircie. Le cercle est fermé, bien fermé : pas d'échappatoire. On est fait comme des rats — cependant qu'il fronce le nez de dégoût, parce qu'une femme en manteau de fourrure qu'il vient de croiser a laissé derrière elle un épais sillage de patchouli, ce parfum écoeurant qu'il déteste par-dessus tout.

Il tourne à droite : le voilà maintenant dans l'avenue qui mène au pont. Plus propre — non, n'exagérons rien, un peu moins sale que la rue où il habite. Mais une circulation abrupte : le fracas des camions et des autos en triple file (l'avenue est à sens unique) l'empêche de réfléchir. Pourtant il lui semble qu'il allait mettre le doigt sur quelque chose

d'important. Plissant le front, il marche, les yeux baissés sur le trottoir, s'arrêtant mécaniquement aux feux rouges. Où donc en était-il ? Un écart irrité pour éviter un clochard qui se dandinait pesamment devant lui, et qui, au moment où il le dépassait, crache des glaires de côté. Ces épaves-là, on devrait les enfermer toutes ensemble dans un endroit fait pour ça. D'ailleurs, ils seraient bien trop contents d'être nourris, logés, sans rien faire, payés par nous autres. Avec un effort presque douloureux, il s'acharne à retrouver le fil flottant de ses réflexions.

Voilà : la vie, somme toute, est une corvée minable. Peut-on trouver un sens à tout cela ? Un sens à la vie ; et un sens à la mort, puisqu'il faut y passer ? La mort n'est pas autre chose que la fin de tout. Pas de quoi pavoiser, inutile d'y chercher une valeur. Lui, encore une fois, n'est pas de ces naïfs qui croient au paradis. Inoffensifs, peut-être, mais de pauvres types. Il hausse mentalement les épaules, les mains toujours enfoncées dans les poches de son imper. Oui, mais si la vie n'est qu'une farce lugubre, la mort reste le seul moyen de l'arrêter. Et si l'on choisit soi-même sa mort, le moment et la façon, on domine sa vie, on en devient le maître, quoi. On fait acte de supériorité. Voilà qui vaut le coup.

Il se redresse instinctivement, et pendant qu'il longe la grille qui borde le petit jardin sur la place, examine cette idée, sous tous les angles, avec un intérêt presque détaché, scientifique. Vraiment intéressante, et il pense avec fierté que ce n'est pas le premier venu qui aurait pu la concevoir. Ne vient-il pas de trouver, sinon le remède — il n'en existe pas — mais le moyen catégorique, absolu, de sortir de la nasse où se l'on trouve enfermé, comme des rats, oui, comme des rats ? Et d'un seul coup on cesse d'être des rats, parce qu'on retrouve sa dignité. Les animaux sont incapables de se donner la mort, il n'y a que les hommes d'assez forts. Et pas les femmes : chacun sait bien qu'elles avertissent l'univers en-

tier avant d'avaler quelques cachets de somnifère, pour qu'on puisse les sauver à temps. Et d'abord elles ont pris grand soin d'enfiler leur plus belle nuisette. Le coup de cinéma, quoi. Lui, il peut faire mieux ; il fera mieux, quand il aura décidé le temps et le lieu.

Il s'arrête au feu rouge, parvenu au croisement de l'avenue et du quai : la circulation y est intense, le bruit assourdissant, l'air empesté des relents des diesels, avec ces sacrés autobus. Il faut faire bien attention : on veut bien mourir — pas écrabouillé comme un vulgaire piéton distrait, pour que le journal du lendemain accorde un entrefilet méprisant de trois lignes. Non, mais une belle mort, qu'on se donne tout seul, sans recourir à une mécanique aveugle et bruyante. Il cherche à se figurer ce que pourront dire les gens à son enterrement ; peut-être l'armée enverra-t-elle un petit détachement en uniforme ; elle lui doit bien cela. Mentalement il rédige une fiche nécrologique : « C'est avec un profond regret que nous apprenons la disparition tragique et prématurée de Patrick Delval, héros de l'Indochine, remarquable agent du Bureau des Substances, très apprécié de ses chefs. . . »

Ah, le feu passe au vert ; il traverse avec le groupe des piétons qui attendaient, serré par eux, sans qu'il daigne les regarder. Tous des minables, métro-boulot-dodo ; ils seraient bien étonnés de savoir qu'il y a parmi eux un penseur de sa force, encore plus d'être mis au courant de ce qu'il pense. Son petit ricanement lui attire un regard torve de la part d'un jeune chevelu, en blouson à grands carreaux, qui traverse à côté de lui et se demande une seconde si ce type à chapeau gris se moque de lui. Mais Delval entame la traversée du pont, tandis que l'autre tourne à droite pour suivre le quai, après un dernier coup d'œil renfrogné.

Son pas se ralentit, il relève la tête, pendant que les autres piétons le dépassent maintenant. Le ciel est toujours couvert, un plafond couleur de suie. Tout au bout, la colline couverte

de maisons arrête la vue, sans lui donner de plaisir. À deux ou trois cents mètres, la place où se trouve le bureau, il n'ose tout de même pas dire son bureau. On le remplacerait vite, s'il disparaissait ; aucune illusion à se faire sur ce point ; un de perdu, cent de retrouvés. À gauche et à droite du pont, l'ouverture du fleuve fait que l'on respire un peu mieux, malgré les odeurs venues des usines chimiques, au sud. À chaque pile, le parapet de pierre s'arrête et laisse la place à une barrière de fonte peinte en vert sombre, qui forme une petite avancée en demi-cercle, à l'aplomb de la culée.

Il contourne le grand lampadaire dressé à cet endroit et s'accoude, au point le plus avancé, ainsi isolé des piétons qui continuent à déambuler derrière lui. Il jette un regard distrait sur le pont du chemin de fer, à quelque distance. Un vieux tracteur diesel y manœuvre avec lassitude, entraînant une demi-douzaine de wagons plats, d'un brun sale. Ma foi, ils se ressemblent un peu, ce tracteur et lui : on est engagé sur des rails, on ne peut en sortir, ou alors il faut dérailler. Et comme on est fatigué ! Marre, voilà, il en a marre de tout cela.

Il baisse les yeux vers le fleuve, se penche pour mieux le regarder : au pied de la pile, l'eau forme un énorme remous permanent, un bourrelet épais d'eau jaunâtre, puis un tourbillon en entonnoir. Un bruissement gras, qui couvre la rumeur de la circulation ; un peu de buée froide lui monte au visage, avec une odeur de vase qui rappelle celle des feuilles mortes pourries. Hypnotisé par le mouvement de l'eau, toujours le même et toujours différent, il se penche davantage au-dessus d'elle, presque sans pensée. Seulement une phrase qui se répète en écho, monotone : en finir, en finir. Un tout petit geste à faire, et ce sera vite terminé dans cet entonnoir liquide. Il ne sait même pas nager ; d'un seul coup il sera aspiré vers le fond, enfin délivré. Eh bien, pourquoi pas ? Ce moment, auquel il pensait tout à l'heure n'est-il pas

venu ? Il ôte son chapeau, sans bien savoir pourquoi, sinon un vague sentiment de dignité. Le vent souffle dans ses cheveux, souffle plus violemment quand penché davantage encore, il voit d'un seul coup l'eau jaune, striée de vert, se ruer à sa rencontre. Pas un éclair de regret. C'est bien fini.

Quelles idées bizarres vous passent par la tête, de temps en temps. Il se redresse, parce que le parapet lui coupe l'estomac, veut remettre son chapeau — et s'aperçoit qu'il ne l'a jamais ôté, regarde machinalement sa montre. Eh là, pas de blagues, ça va être l'heure : plus que trois minutes. Déjà reparti, il achève de traverser le pont, laissant derrière lui des impressions confuses, étranges même. Il secoue les épaules pour se débarrasser d'une sorte de malaise obscur. Que s'est-il donc passé ?

Bah, inutile de se tracasser davantage. S'il fallait toujours réfléchir au comment et au pourquoi, on ne deviendrait pas vieux. Voilà le porche de l'Intendance : il se redresse de toute sa taille, jette un coup d'œil hautain au planton de faction, et se dirige fièrement, en habitué des lieux, vers l'escalier B, celui de son bureau, au troisième étage, lui, Patrick Delval, agent militaire du 6^e échelon.